

LETTRES D'ITALIE¹.

A MONSIEUR LE COMTE GOBLET D'ALVIELLA.

VII

MON CHER AMI,

Pierantoni me fait faire quelques visites très-intéressantes. D'abord chez M. Magliani, ministre des finances. De l'avis unanime, c'est un des financiers les plus capables de l'Italie. Nous causons du bimétallisme et de la convention monétaire récemment conclue entre les États de l'Union latine : — Théoriquement, dit-il, je comprends qu'on préfère l'étalon d'or unique; mais pratiquement, l'exclusion de l'argent, c'est l'avilissement de tous les prix, et la baisse des prix, c'est la ruine de l'industrie, on le voit en ce moment, et dans l'avenir, l'écrasement des débiteurs et des contribuables. L'Allemagne a commis une grande faute en expulsant l'argent. Elle a été la première à en porter la peine. C'est un exemple que nous ne suivrons pas.

M. Magliani nous fait visiter son ministère. C'est le symbole parfait de la centralisation bureaucratique et paperassière. C'est un bâtiment tout neuf qui s'élève en face de la gare et qui a coûté 11 millions. Ce n'est pas cher, car c'est

¹ *Suite.* Voir les livraisons des 15 janvier, 15 février, 15 mars, 15 avril, 15 mai et 15 juin 1879.

une des plus grandes constructions de l'Europe. Déjà 3,500 employés y grattent du papier et on en attend encore 1,500 qu'on a laissés provisoirement à Florence. C'est toute une armée de commis et un déluge d'écritures. La routine formaliste de l'ancien régime a été maintenue et toutes les complications d'un grand État centralisé sont venues s'y ajouter. Pour la moindre affaire il faut vingt ou trente documents et autant de signatures. Qui donc aura la puissance de simplifier tous ces rouages et toutes ces formalités? Ce ministère est un vrai palais. C'est la manie traditionnelle des Italiens d'en bâtir. D'immenses escaliers, des corridors sans fin, du stuc et des fresques et beaucoup de place perdue. Les ministres conservent leur logement particulier; seulement ils ont au ministère des salons pour recevoir. Cela est indispensable; mais pourquoi y mettre tant de faste, des tapis veloutés, des meubles dorés, des tentures de soie? N'est-ce pas un contraste pénible quand on songe à la misère des peuples? Mieux vaudrait imiter la simplicité austère des ministères de Vienne et de Berlin. Un ministre ici peut-il s'asseoir sur un de ces sofas somptueux sans être saisi d'un remords, en songeant que le prix de ce meuble coûte le pain de toute une famille? — C'est un détail, me dira-t-on; qu'importent les quelques millions qu'ont coûté ces ameublements? Un détail, soit, mais il est caractéristique. Examinez les budgets. Les chambres votent trop légèrement une foule de dépenses inutiles qui exigent de nouveaux impôts. Il faudrait ici l'économie à outrance de Frédéric II, qui ne faisait pas raccommoder ses boutons. En Italie, un bon patriote ne devrait pas voter un centime qui ne fût absolument indispensable.

On va consacrer de nouveaux millions à bâtir un palais des beaux-arts, et cela à Rome, où les palais foisonnent et où les chefs-d'œuvre sont partout. Dépense bien inutile: ainsi, que de place vide encore dans le musée de Latran!

Voici un autre exemple de ces prodigalités, à mon avis inexcusables. Une souscription a été faite pour élever un monument à la mémoire de Victor-Emmanuel. On a réuni

un peu plus d'un million. Le mieux serait de bâtir une école portant le nom du premier roi d'Italie. Si l'on veut un souvenir plus personnel, qu'on érige une belle statue équestre. Mais non : on va construire un arc de triomphe qui coûtera 12 millions et qui, quoi qu'on fasse, sera d'un médiocre effet à côté de ceux de Titus, de Septime-Sévère et de Constantin. Et tandis qu'on gaspille ainsi l'argent, les populations, dans une année d'abondance exceptionnelle (1878), se soulèvent de misère et se font égorger faute de pouvoir payer les impôts. Nul ne semble comprendre ici que l'économie est un devoir strict. C'est du reste une maladie européenne universelle. La facilité des emprunts ruintera les villes et les États. C'est si glorieux de faire des embellissements ! Le contribuable payera, il n'a qu'à se serrer l'estomac s'il ne préfère mourir de faim. Ces accroissements constants des impôts préparent évidemment le socialisme ou plutôt elles le réaliseront, car elles aboutiront à la suppression de la propriété par l'absorption du revenu.

— Visite chez Cairoli. Il souffre encore de la blessure qu'il a reçue en se jetant au devant du poignard de Passanante pour protéger le roi. Loyale et sympathique figure. Sa mère, vraie Spartiate, a envoyé successivement ses fils mourir pour la cause italienne. Celui-ci seul a survécu. Aussi sa popularité est énorme. Dans les villes et jusque dans les villages on affiche des bandes de papier où se trouve imprimé en grands caractères, sur les unes : *Viva il re Umberto!* sur les autres : *Viva Cairoli!* Il vient de céder le ministère à Depretis, mais son groupe est le plus puissant à la Chambre. Son éloquence est chaude et colorée, son dévouement à l'Italie absolu, son honnêteté proverbiale. Il ne lui manque que cette tactique parlementaire, cet art d'agir dans les coulisses, indispensable dans un parlement où il n'y a pas de véritables partis. Celui-là seul peut se maintenir qui a le talent de bâtir un édifice solide avec du sable mouvant.

— Pierantoni me conduit aussi au ministère de l'agriculture dont M. Majorana Calatabiano tient le portefeuille. M. Majorana a été professeur d'économie politique à l'université de

Palerme et a publié sur cette science un traité qui a eu du succès. Nous causons du reboisement. C'est un cas où l'intervention de l'État devrait être énergique, comme dans toute question de salut public. Nul pays ne souffre plus que l'Italie du déboisement. Les montagnes, les collines sont dénudées. L'eau entraîne les terres, les torrents ravagent les campagnes et emportent ponts et chemins; le limon déposé dans les plaines forme des marais d'où se répand la malaria. Le reboisement devrait être imposé aux particuliers et aux communes, et au besoin, exécuté par l'État, comme l'a décrété la dernière loi française sur la matière. Que l'Italie serait plus belle encore si, comme aux environs d'Albano et de Nemi, les montagnes étaient encore revêtues de cet épais manteau de verdure dont parlent les poètes anciens.

— Je reviens de ma visite au Quirinal. Le sympathique secrétaire de la légation italienne à Bruxelles, le comte de Sonaz, m'avait donné une lettre pour son frère le général qui est aide de camp du roi. Je me rends à l'audience en brillant équipage, car Van Loo m'a prêté le sien, mais en frac, car maintenant tout se fait à la cour italienne sans appareil inutile. A ce propos, je remarque qu'en Italie on ne porte pas du tout de décorations. Quelle différence avec les Italiens d'autrefois, qu'on reconnaissait à la profusion de leurs bijoux, bagues, boutons, chaînes, breloques, croix et crachats! Au Quirinal, dans le grand vestibule du rez-de-chaussée, je contemple avec respect une haie de militaires en uniforme splendide, une sorte de cent-gardes. On monte un escalier en spirale, très-large, soutenu du côté intérieur par des colonnes et garni d'une plate-bande continue de fleurs et de verdure; l'effet est charmant. J'imagine que c'est une idée de la reine Marguerite. Au premier, autre vestibule immense et vide; les huissiers me transmettent à l'officier de service, lequel m'introduit. L'appartement donne sur la place, où sur le ciel bleu se profilent Castor et Pollux et les magnifiques chevaux grecs de la fontaine quirinale. L'ameublement est très-simple, mais sans nulle harmonie dans les tons. J'aime encore mieux cela

que l'or et la soie des ministères. Le cœur ne saigne pas au moins à la pensée des haillons des paysans qui payent. Le roi est en costume du matin, un *Shooting-jaket* anglais. Les photographies ont fait connaître sa figure que distinguent d'énormes moustaches; elle est très-fine, mais très-pâle et très-nerveuse. Les yeux, dont on voit tout le globe, ont un regard si perçant, que l'effet en est vraiment extraordinaire. Il parle le français sans accent et avec une grande facilité. Après quelques mots, très-agréables pour une oreille belge, sur la Belgique, sur son roi et son ministre à Rome, il arrive à l'Italie : L'Europe, dit-il, ne peut apprécier tout ce qui a été fait ici. Tout était à créer, l'armée, la marine, l'enseignement, les ports et les routes. Que d'argent il a fallu ! Aussi le budget était en déficit juste de la moitié ; la situation financière semblait désespérée, et aujourd'hui, nous avons le *pareggio*, l'équilibre, mais au prix de quels sacrifices ! On se plaint des impôts, mais ce n'est pas sans raison, ils sont écrasants. Pour certaines de mes propriétés je paye au delà de 50. p. du revenu. Que je serai heureux le jour où on pourra dégrever le pauvre peuple ! — Il parle de l'attentat de Passanante comme d'un accident de chasse. C'est un malheureux insensé, ajoute-t-il, il n'a pas su ce qu'il faisait. Le roi s'occupe ensuite longuement de l'armée. C'est la création de mon père. Soldats et officiers ont bonne tournure n'est-ce pas ? Mais aussi comme ils travaillent ; huit heures par jour ! Les officiers lisent beaucoup et s'instruisent. L'armée nous coûte cher, mais dans un pays à constituer comme l'Italie, c'est le meilleur moyen de civilisation et d'unification. Le soldat qui rentre dans son village, au fond des Abruzzes ou des Apenins, y apporte l'idée de la patrie italienne et des habitudes d'ordre, de propreté et de discipline. X

On entend dire souvent que le rôle de la royauté est fini et que l'ère des républiques commence. Cependant M. Passy, dans son livre sur les formes de gouvernement, a montré, l'histoire à la main, que les divisions violentes des partis avaient toujours amené la chute de la république, parce que les peuples cherchent dans le despotisme un refuge contre l'anar-

chie. N'est-ce pas encore ce qui nous attend aujourd'hui? En tout cas, le rôle d'un roi constitutionnel n'est pas chose aisée. Il ne doit plus chercher, comme autrefois, à en imposer aux masses par le luxe et l'apparat. C'est cela qui irrite et provoque les attentats, on l'a bien vu dans le procès de Passanante. Le roi doit se montrer avant tout dévoué aux intérêts des classes laborieuses. C'est en se faisant le protecteur des communes et du tiers état que la royauté moderne a acquis son pouvoir, à la fin du moyen âge. Aujourd'hui elle conservera en protégeant le quatrième état, la classe ouvrière. La royauté doit être socialiste, c'est-à-dire qu'elle doit tendre au relèvement des déshérités.

Le roi Umberto s'est montré aussi strictement constitutionnel que son père. Il n'écoute pas ses préférences, qu'on ignore même. Il ne veut avoir de ministres que ceux que la majorité du Parlement lui désigne. La chose est souvent bien difficile quand il n'y a que des partis flottants et pas de vraie majorité, comme c'est ordinairement le cas en Italie. Il consulte alors le président de la Chambre et du Sénat et les chefs des partis, et il accepte la combinaison qui offre le plus de chances de durée; c'est ainsi que s'est formé le ministère Depretis. En toutes circonstances, il paraît s'oublier complètement lui-même, pour ne songer qu'au bien de l'Italie. Il désire surtout favoriser le développement intellectuel du pays. Récemment, comme notre roi, il a fondé des prix considérables pour les meilleurs ouvrages de littérature et de science.

Quand Garibaldi est arrivé récemment à Rome pour présider une réunion dont les tendances républicaines étaient peu déguisées, le roi Umberto, sachant que le vieux général était malade, alla le voir. On lui fit remarquer qu'il aurait pu s'en abstenir : Peut-être, répondit-il; mais il a tant fait pour l'Italie, et moi rien encore. Il est vieux, et je suis jeune. C'est un héros, et moi je n'ai que ma bonne volonté et mon dévouement. Mon père l'aimait et aurait été le voir. Je veux faire ce qu'il aurait fait.

Il faut dire que presque tous les souverains actuels rem-

plissent bien leurs hautes fonctions. Je pense que l'exemple de notre roi Léopold I^{er} n'y est pas étranger. Ils le prennent pour modèle. Le succès de son règne, la popularité dont il a joui engagent à l'imiter. C'est une remarque que je tiens du roi don Fernand, de Portugal. Tandis que je visitais son magnifique domaine de la Pena, près de Cintra, et qu'il me montrait ses araucarias dont il est très-fier, il me parla longuement du roi Léopold I^{er} : Je n'oublierai jamais, disait-il, les sages conseils que me donnait mon bon oncle. Son influence a été grande pendant sa vie. Celle qu'exercera son exemple ne sera pas moindre. Tous les rois, à commencer par mon fils, voudront faire comme lui. Il a été le type du souverain constitutionnel. Il a été toujours heureux et il a fait le bonheur de son pays. Qui ne voudrait adopter sa façon de gouverner, avec l'espoir d'arriver aux mêmes résultats?

— On me parle beaucoup d'un critique d'art très-connu en Italie et en Allemagne, le sénateur Giovanni Morelli. Il s'est fait une spécialité de l'art de contrôler l'authenticité des tableaux. Pour y parvenir, il étudie avec le soin le plus minutieux, et la loupe à la main, une toile d'un maître dont l'origine ne fait pas doute. Si ce peintre a eu plusieurs manières, il prend un type de chaque manière. Il examine alors les couleurs employées de préférence, — chaque artiste avait les siennes, — le coup de pinceau, les particularités du dessin, le caractère des figures, la façon de faire les mains, les pieds, les draperies, les paysages, les motifs d'architecture. Il est certain que chaque peintre a eu et a encore sa façon de voir et de rendre les objets. Il s'agit seulement de les constater. Bürger, c'est-à-dire Thoré, avait appliqué ce procédé de critique aux tableaux de l'école hollandaise avec une finesse d'aperçus très-instructive. Les critiques de M. Morelli ont fait sensation et autorité à Rome. Ainsi il a appliqué son procédé de contrôle à la galerie Borghèse et il a démontré que le fameux portrait de César Borgia par Raphaël n'était pas de Raphaël et ne représentait pas Borgia. A mon avis, il y a là une voie nouvelle ouverte à la critique

d'art. Mais, pour y réussir, il faut de longues études et un scrupule, une patience à toute épreuve dans l'examen des détails.

— Je retrouve à Rome mon éminent confrère de l'Institut, M. Geffroy, dont j'ai eu le très-grand plaisir de faire la connaissance à Upsala, l'an dernier. Lui, qui a fait de si intéressantes études sur le Nord scandinave, est maintenant directeur de l'École française d'archéologie établie à Rome. Excellente institution, créée à l'imitation de l'Institut allemand, qui a son siège au Capitole. Nous recevons de la part de M. et de M^{me} Geffroy un accueil cordial et vraiment amical dont je tiens à les remercier ici. Ils occupent le second étage du palais Farnèse. Nous y dinons plusieurs fois avec quelques élèves de l'école qui m'expliquent leurs travaux d'érudition. Ils habitent en ville et travaillent sous la direction de M. Geffroy. Si on envoyait à Rome successivement les lauréats de nos universités se destinant à l'enseignement du droit romain ou des antiquités, ils recevraient ici le meilleur accueil.

M. Geffroy me conduit à une soirée chez la comtesse Ersilia Lovatelli. Elle est belle et jeune encore, quoique mère de cinq enfants, et elle est en même temps un des épigraphistes les plus savants et les plus ingénieux de l'Italie, tant pour le grec que pour le latin. Elle vient de déchiffrer l'inscription tumulaire d'un cocher numide qui avait gagné des millions aux courses de char. Son interprétation a fait rumeur dans le monde savant, parce qu'elle a fait connaître certains détails que l'on ignorait. M. Waddington a écrit une lettre de félicitation à donna Ersilia. Elle demande à M. Geffroy si ce ne serait pas d'un pédantisme ridicule de répondre en latin; elle craint de mal écrire le français. Elle m'explique que le goût des lettres anciennes lui est venu assez tard. Mais maintenant c'est pour elle une vraie passion et un bonheur. Elle ne va guère dans le monde et ne reçoit que des savants et des hommes de lettres. C'est par exception que se trouve chez elle, ce soir-là, sa belle-sœur, la princesse Teano. Je m'en félicite; je vois ainsi la belle, l'incomparable Teano,

dont on m'a tant parlé. Le fait est qu'elle est éblouissante, une démarche « de déesse sur les nues », comme dit Saint-Simon. L'idéal féminin dans sa perfection. Elle est Anglaise.

Donna Ersilia est des Caetani, qui étaient les maîtres d'une partie de la campagne romaine dès le XII^e siècle. Ce sont eux qui dominaient sur la via Appia, ayant transformé la masse inattaquable du tombeau de Cecilia Metella en un château fort. L'érudition est de tradition chez les Caetani. Le père de donna Ersilia, le duc de Sermoneta, est aussi un lettré et un protecteur des lettres, et son fils, le prince Teano, se pique de ne pas les dédaigner. Je vois dans les *Atti dei Lincei* que la comtesse Lovatelli a été élue membre de l'Académie à l'unanimité, qu'elle y a pris séance le 4 mai et qu'elle y a lu une communication sur une mosaïque nouvellement découverte, se rapportant aussi à un *Auriga*. Ceci ne fait-il pas honneur aux Lincei, aux femmes et à l'aristocratie italienne?

— J'ai déjà dit que l'une des supériorités de l'Italie est que dans la noblesse il se rencontre, plus que dans celle d'aucun autre pays, des personnes cultivant les sciences, les lettres et les arts et faisant des sacrifices pour les encourager. En voici encore un curieux exemple. Mon éminent collègue Catalan m'avait confié un message pour le prince Boncompagni Ludovisi, qui publie à ses frais une revue scientifique très-intéressante. Il est un mathématicien distingué et s'occupe surtout de l'histoire des mathématiques. Il entretient des correspondants chargés de faire des recherches dans les principales bibliothèques de l'Europe. Il ne recule devant aucune dépense, pour arriver à une précision rigoureuse. S'agit-il d'une correction d'épreuves, il les propose, me dit Catalan, par télégrammes qui coûtent énormément. Il habite quelques chambres dans le haut du palais de son frère, le prince de Piombino, Piazza Colonna. Je le trouve au milieu de monceaux de livres et de paperasses qui ont envahi tout l'appartement, parois, meubles, plancher. Il a la pâleur du parchemin et la maigreur d'un ascète. Il me reçoit dans le négligé le plus absolu. Type du vrai savant d'autrefois.

Il ne vit que pour ses mathématiques. Il ne quitte jamais sa bibliothèque, même pendant l'époque des fièvres : J'ai été, me dit-il, une fois à la campagne chez mon frère, à la villa Ludovisi, à Albano. Loin de mes livres, j'ai été trop malheureux. Je ne les quitte plus. — On pénètre difficilement chez lui. C'est le nom de Catalan qui m'a ouvert sa porte, non sans peine. Il n'est pas des Lincei, parce qu'il n'est pas rallié. Il est noir, c'est-à-dire partisan du Vatican.

— A Rome, la société se divise en *noirs*, les papalins, en *blancs*, ralliés à l'Italie, et en *gris*, les mixtes, comme il y en a partout. Les *noirs* purs ne vont pas dans les salons où ils peuvent rencontrer les *blancs*. Ainsi ils ne mettent pas le pied chez les ministres accrédités auprès du roi d'Italie : ce serait reconnaître l'usurpateur. On remarque que les familles les plus anciennes, celles qui étaient déjà puissantes quand la papauté ne l'était pas encore, sont ralliées ; par exemple, les Caetani, les Orsini, les Doria, les Sforza, les Pepoli ; tandis que celles qui doivent leur richesse et leur rang au népotisme papal, comme les Borghèse, les Chigi, les Aldobrandini, restent fidèles au Saint-Siège. Ce n'est que naturel.

— Le jour de la Noël, dîner de famille chez Mancini. L'éminent juriste, quoique souffrant, préside. Le plat national, ce jour-là, c'est l'anguille de Comacchio. Comacchio est une immense lagune au sud des bouches du Pô, où la pêche est admirablement organisée. Coste en a donné une description extrêmement intéressante. Après le dîner, Mancini, aussi bon musicien qu'il est brillant orateur, joue du piano et sa charmante fille chante d'une voix pure et pénétrante des *canzonette* italiennes. La fille aînée Grazia, qui a épousé Pierantoni, est un auteur très-connu. Elle publie des nouvelles qui ont été traduites en français, en anglais, en allemand et même en hollandais. Ses vers n'ont pas moins de succès. La dernière pièce, récemment parue dans la *Nuova Antologia*, est intitulée : *La miniera di Faluna*. Le sujet est suédois et la poésie du Nord y est bien rendue. Cela rappelle les petits poèmes de Longfellow. La mère de Man-

cini était une femme très-remarquable. Vivant dans un village perdu au milieu des sauvages montagnes des Abruzzes, elle y a formé son fils. Grazia Pierantoni a fait paraître d'elle un petit volume touchant : *Il manuscritto della nonna. Le manuscrit de la grand'mère*. Ce sont des conseils de morale familiers et profonds. Ce serait chose utile de les traduire en français.

— Je relève dans un discours de Pierantoni à ses électeurs de Capoue un joli mot : *Il deputato e un uovo chî per pulcino da un commandatore*. « Le député est un œuf d'où, comme poussin, il sort un commandeur. »

— Le docteur Pantaleoni, sénateur du royaume, est un des hommes distingués qu'il m'a été donné de rencontrer à Rome. Plein de feu, malgré ses cheveux blancs, débordant d'idées originales et d'esprit. Il a beaucoup écrit sur la politique de son pays et s'en est occupé avec un dévouement absolu qui a failli lui coûter cher. Ami de Cavour, il a été employé par lui dans ses négociations avec la France. Il avait été exilé par le pape. Réfugié d'abord à Paris, puis à Nice, il connaît tout le personnel de la haute politique européenne. C'est lui qui a écrit le meilleur article qu'ait signé Forcade, la *Question romaine* (1861). Je me rappelle la vive impression que me fit cette étude. Elle contenait un résumé admirable de l'histoire de l'Eglise et je ne pouvais m'expliquer comment Forcade connût si à fond l'histoire ecclésiastique. Dans un écrit que me remet le docteur Pantaleoni, je retrouve exactement les mêmes idées. Celui-ci l'avait remis à Forcade pour qu'il le fît paraître dans la *Revue des Deux Mondes*, après l'avoir traduit et habillé à sa façon. Du reste, Forcade, au commencement de l'article, dit qu'il en doit les idées à un Italien distingué. Ce n'était pas un plagiat, mais un service rendu à la cause italienne. Pantaleoni, qui habitait encore Rome, ne pouvait pas signer ni se faire connaître.

Nous causons des habitudes et des mœurs de la classe supérieure à Rome. Tout est changé, me dit-il, depuis que la politique et la vie parlementaire ont chassé l'oisiveté somnolente d'autrefois. Stendahl ne retrouverait plus cette société romaine où l'amour était la grande affaire, où régnaient les

petits abbés, et qui se passionnait pour un sonnet ou pour un camée. Stendahl en gémirait, mais ce qu'il appelait dédaigneusement, la morale s'en félicite. La liberté nous a apporté un reflet des mœurs anglaises. Les hommes s'occupent des élections, des Chambres, des affaires de l'État, de la commune ou des leurs; car ils songent à gagner de l'argent. Les femmes sont entraînées dans le même mouvement : elles commencent à lire autre chose que des romans. Le sigisbéisme est devenu une exception ou du moins ce n'est plus une institution. Les mères soignent l'éducation et l'instruction de leurs enfants qu'elles cherchent à pousser très-loin. Les jeunes filles s'instruisent. Cependant beaucoup d'entre elles reçoivent leur instruction au couvent et y puisent des idées peu favorables au nouveau régime, ce qui est un danger. Il manque en Italie, comme du reste dans tous les pays catholiques, des instituts où l'on donne une instruction supérieure aux filles des hautes classes. C'est une grave lacune qu'on s'efforce de combler. Les parents riches, qui ne veulent pas du couvent, prennent des gouvernantes. Vous connaissez M^{lle} Alfieri et son amie M^{lle} Mariani. Elles parlent et écrivent le français, l'anglais et l'allemand aussi bien que l'italien. Elles se tiennent au courant des quatre littératures et s'intéressent, comme vous l'avez vu, à toutes les questions de notre temps. Voilà le type de ce que nous désirons que nos filles soient aujourd'hui; mais, en attendant, beaucoup d'Italiens épousent des étrangères, des Anglaises surtout. C'est ce que j'ai fait moi-même. Guerrieri a épousé une Allemande. La mère du prince Doria et celle du duc Sforza-Cesarini sont Anglaises. Le duc de Sermoneta et son fils, le prince Teano, ont tous deux épousé des Anglaises. La révolution a également exercé une influence favorable sur les hommes. Ils s'occupent beaucoup plus de choses utiles. Il y a un véritable réveil économique et scientifique, mais notre jeunesse dorée subit plus qu'autrefois l'influence de certains côtés fâcheux des mœurs parisiennes. La femme du demi-monde, l'entretenu, qui n'existait guère en Italie, s'y multiplie dans toutes les grandes villes. On ne veut

plus s'imposer les petits soins au prix desquels s'obtenaient les faveurs autrefois. On préfère payer.

Le Dr Pantaleoni voit l'avenir des sociétés européennes très en noir. Il ne se réjouit qu'à moitié de ce progrès économique dont nous sommes si fiers¹. Je suis plus confiant que lui dans le résultat définitif, mais je pense aussi que nous passerons par de redoutables épreuves.

— Nous voyons souvent les Alfieri-Cavour. Quelle belle alliance de noms : le plus grand poète et le plus grand homme d'État de l'Italie moderne. La marquise est la nièce de Cavour dont elle était très-aimée. Elle a vécu dans son intimité et elle a écrit un livre touchant sur la fin de sa vie. Elle est une des femmes les plus distinguées de l'Italie. Nous l'avons

¹ Voici en quels termes le Dr Pantaleoni accusa réception de mon discours sur les *Rapports de l'économie politique et de la démocratie*. — Le ton est humoristique, mais l'idée est sérieuse.

« J'ai lu avec grand intérêt votre discours ; mais me permettez-vous quelques remarques ? »

» J'en ai trois à vous présenter.

» 1^o L'histoire démontre que les sociétés où les conditions s'égalisent et où triomphe la démocratie, sont toujours conquises par les nations plus autoritaires où la force brutale est concentrée. La monarchie mange toujours les républiques, et votre société démocratique des travailleurs finira par travailler pour l'étranger.

» 2^o Il y a des races, comme les coolies et les nègres, qui peuvent fournir plus de travail avec moins de frais de nourriture. La conséquence de la terrible loi de la concurrence est que les travailleurs à bon marché ou de race inférieure mangeront les travailleurs de race supérieure, à moins que ces derniers ne se décident à égorger les premiers pour empêcher la concurrence ; ce qu'ils paraissent, en effet, en bonne disposition de faire.

» 3^o Mais il y a la machine automatique à l'américaine, qui mange encore moins que les races inférieures d'hommes, et ainsi la machine tuera la main-d'œuvre, sauf pour la fabrication de la machine elle-même, si pourtant celle-ci n'arrive pas à se reproduire d'elle-même comme la pomme de terre.

« Voilà, me paraît-il, où les lois des forces naturelles nous amèneront... Comment l'empêcher ? Mais les décrets des hommes empêchent-ils les eaux des torrents d'envahir les terres ? »

« Voyons, sans plaisanterie, croyez-vous qu'il n'y ait rien de vrai dans mes sombres prévisions ? »

« Tout à vous,
« Dr PANTALEONI. »

rencontrée il y a deux ans à Saint-Maurice, en Engadine, avec sa fille aînée qui épousait bientôt après Visconti-Venosta. Visconti était venu les voir là-bas et on dit que c'est alors que le mariage s'est décidé. Nous causâmes beaucoup alors avec M^{me} Alfieri de l'Italie. Elle ne croyait pas que le cléricalisme devînt jamais un danger sérieux. Le comte d'Arnim, l'ennemi intime de Bismarck, qui venait souvent se joindre à notre groupe après le dîner, n'était point du tout de cet avis, et il connaissait bien l'Italie, où il avait représenté l'Allemagne. La formule de votre oncle, disait-il à M^{me} Alfieri, est très-belle et rien ne paraît plus simple que de l'appliquer : *Chiesa libera nello Stato libero*. Mais, au fond, c'est une duperie. Voici comment je la traduis : *Chiesa armata nello Stato disarmato*. Tout pays catholique qui ne se défend pas contre l'ultramontanisme se réveillera un jour plus enchaîné qu'il ne l'a jamais été au moyen âge. — J'étais à Rome, me dit-il un autre jour, au moment de la proclamation du dogme de l'infaillibilité. J'écrivis alors à M. de Bismarck : Nous ne pouvons accepter cela. Il faut en profiter pour demander des garanties à l'élection des papes. Quoi que nous puissions dire et croire, le pape, surtout depuis qu'il n'a plus de territoire à lui, est une puissance formidable. Il dirige les évêques et les curés et par eux toute la conduite politique des catholiques, même dans nos pays protestants, en Angleterre et en Prusse. Il faut donc compter avec lui. — M. de Bismarck a entamé la lutte ; mais il ne vaincra pas le pape aussi facilement que l'Autriche ou Napoléon III. Quand il était souverain, on pouvait le faire plier. Au besoin, on lui aurait expédié quelques frégates et occupé Ancône ou Civita-Vecchia. Mais aujourd'hui que voulez-vous lui faire ? Où le saisir ? Depuis qu'il n'a plus d'États, il est devenu invulnérable. Les catholiques sont aveugles en cela : ils protestent contre ce qui fait la force de leur pontife. Maintenant qu'il n'a plus que sa force morale, qui est immense, il n'a plus à consulter que l'intérêt de l'Église. C'est donc au moment où on le nomme qu'il faut prendre ses précautions. Certains États, la France, l'Espagne, l'Autriche, avaient un droit

de récusation. Ce droit devrait appartenir à toutes les grandes puissances. N'est-il pas absurde qu'une majorité de prélats italiens nomme le pape, qui à sa guise peut jeter le trouble et la révolution dans nos États? Quand j'ai dit cela, on n'a pas voulu me comprendre. — Affaire de dogme, m'a-t-on répondu, nous n'avons rien à y voir. — Non, ai-je répliqué, question de salut public. Voilà ce que j'ai écrit et récrit en 1870. Qui a eu raison? M. d'Arnim parlait avec feu et conviction. Il démontrait à l'évidence qu'il est insensé qu'une poignée de prêtres italiens nomment celui qui dispose d'une puissance politique cosmopolite et incalculable. Mais il ne parvenait pas à indiquer une solution pratique de la difficulté. Comment faire élire un pape par un congrès de grandes puissances dont la majorité n'est pas catholique? L'Église n'accepterait pas un chef nommé ainsi.

Le seul remède est évidemment que le progrès des lumières qui a déjà fait cesser le pouvoir temporel mette aussi fin au pouvoir spirituel.

M^{me} Alfieri, fidèle aux idées libérales, défendait la solution de Cavour : la liberté et la séparation de l'Église et de l'État. Les catholiques libéraux sont encore très-nombreux en Italie. Ainsi le marquis Alfieri est sincèrement religieux et même pratiquant, ce qui est rare, et pourtant il est entièrement dévoué à l'unité de l'Italie et à la liberté. D'autres, qui ne croient pas aux dogmes catholiques, espèrent cependant encore une réconciliation de la papauté avec cette civilisation moderne qu'elle n'a pas cessé d'anathématiser. Je citerai comme exemple Minghetti. C'est la situation de la Belgique de 1830 à 1840 et de la France jusqu'en 1872. En Italie, le pape maudit les idées modernes parlant *urbi et orbi*, mais en pratique, le clergé n'étant pas encore descendu dans l'arène électorale, on ne le rencontre pas chaque jour comme un adversaire, et on peut se faire l'illusion d'espérer une entente.

La marquise Alfieri me cite quelques mots qui prouvent que Pie IX était un homme d'esprit. Sous l'extatique survivait l'Italien plein de finesse et de bon sens. On sait que le

culte qu'on lui portait était devenu de l'idolâtrie. Les dévots s'imaginaient qu'il suffisait du contact d'un objet qui avait touché le pape pour apaiser toutes les douleurs et guérir tous les maux ; on vendait ses vieilles calottes, jusqu'à son linge intime. Une vieille Anglaise avait acheté à prix d'or un de ses vieux bas et en l'appliquant sur ses rhumatismes, elle s'en était trouvée instantanément guérie. A une audience que lui accorda le pape, elle lui raconta le miracle opéré par son bas : Ah ! ma fille, lui dit Pie IX, vous êtes plus heureuse que moi, vous n'en avez appliqué qu'un, moi j'en porte tous les jours deux, et pourtant mes rhumatismes continuent à me faire souffrir cruellement.

Au moment où Garibaldi se rendit la première fois à Rome, tandis que Victor-Emmanuel se trouvait au Quirinal, Pie IX dit : *Adesso siamo tre!* A présent, nous sommes trois souverains à Rome.

Massari me raconte une autre anecdote du même goût. En 1870, quand l'armée italienne se préparait à occuper Rome, Victor-Emmanuel fit prévenir le pape de la nécessité où il se trouvait de compléter l'unité italienne et de réaliser le programme populaire, *Roma capitale*. Le pape s'indigna comme de raison et parla des foudres de l'Église : Remarquez, lui fit objecter le roi, que si je ne vais pas à Rome, je dois abdiquer. Or, vous n'ignorez pas que mon fils n'est pas tout à fait aussi pieux que moi. — Le pape poussa, dit-on, un soupir : Si cela doit être, plutôt le père que le fils.

Autre anecdote qui prouve l'esprit d'à propos de Victor-Emmanuel. On sait qu'en 1870 il était convaincu que son devoir l'obligeait de marcher au secours de la France. L'Allemagne ne l'avait pas ignoré. Quand, après cela, il alla faire visite à Berlin, sa position était difficile. Il prit les devants. Assis à table à côté de l'empereur Guillaume, il lui dit : Et penser que nous avons failli nous faire la guerre ! L'empereur fut vivement touché de cette franchise de soldat qui valait mieux que toutes les habiletés.

— Massari a publié un livre excellent sur la vie de Cavour et

un autre qui ne lui est pas inférieur sur Victor-Emmanuel. Nul n'est plus recherché que lui dans la société romaine. Il est du cercle intime de la reine Marguerite qui réunit presque tous les soirs un petit nombre de gens d'esprit, et Massari en a infiniment. Nul ne connaît mieux les hommes et les choses de l'Italie contemporaine et nul ne raconte avec plus de trait et de précision. Je le rencontrais assez souvent en dîner et au *Circolo della Caccia*, où lui et le prince Doria avaient eu l'obligeance de m'inscrire. Ce club est formé principalement d'amateurs du sport, mais en même temps que les fidèles de la chasse au renard, on y rencontre des savants et des écrivains, ce qu'on ne trouverait guère ailleurs dans un cercle de ce genre. Le goût des lettres existe ainsi partout en Italie. Une autre chose me frappe dans ce cercle, c'est le mobilier. Il est très-simple, mais d'un confortable parfait. Il est fait sur des modèles anglais. D'après l'ancien goût italien, il eût été en bois doré et en brocard de soie comme dans les ministères. L'apparat cède le pas aux aisances de la vie, c'est toute une révolution dans les mœurs qui s'annonce.

— Soirée chez les Guerrieri-Gonzaga, tous deux écrivains distingués, mais d'opinion différente, quoique habitant ensemble. Le marquis Anselmo, l'aîné, a traduit Goëthe en vers italiens ; c'est un vrai poëte et un charmant orateur ; il est de la droite libérale, bien entendu. Carlo est de la gauche avancée. Il prêche la réforme protestante. Les deux frères ont soutenu dans leur terre du Mantouan contre les anathèmes de l'évêque les curés qui se sont laissés élire par leurs paroissiens. J'entrevois à cette soirée Bertani, député de Gènes, le chef des républicains à la Chambre ; mais il est souffrant et se retire de bonne heure, c'est-à-dire vers onze heures. Comme on dîne à sept heures ou même plus tard, on n'arrive en soirée qu'après dix heures et jusqu'à minuit.

Nous causons longuement, ma femme et moi, avec le philosophe Raffaele Mariano. Ce nom de philosophe est employé ici et il n'est pas ridicule, car il se trouve encore des personnes qui ont assez le goût des idées abstraites et le culte de la vérité pour mériter ce beau titre. Mariano s'occupe

beaucoup de la question religieuse. Comme Carlo Guerrieri, il croit à la nécessité d'une réforme spiritualiste si on veut sauver la liberté. Nulle part, me dit-il, il n'y a moins de foi qu'en Italie. Le catholicisme n'est pas la religion, mais l'irréligion des Italiens. Ailleurs, il est maintenant de bon ton d'être ou de paraître croyant. On se donne ainsi un vernis de conservatisme et d'aristocratie. Ici c'est encore comme au XVIII^e siècle : on se pique d'être incrédule. L'homme aisé qui pratique n'est pas loin d'être ridicule. On se moque de la question religieuse ou plutôt on n'y croit pas. Et pourtant elle se dresse devant nous. Le parti clérical se constitue et déjà ses forces s'accroissent rapidement. Beaucoup de prêtres étant bons patriotes étaient indifférents ou favorablement disposés pour l'unité italienne. Mais, attaqués sans cesse, ils songeront à se défendre. L'esprit de corps, l'ambition s'éveilleront. On a supprimé les facultés de théologie dans les universités. Il s'ensuit que les jeunes lévites n'étant plus mêlés aux autres étudiants ne prennent plus rien de leurs idées. Élevés dans les séminaires, ils y deviennent hostiles à la vie civile à laquelle ils restent étrangers.

X De tous côtés, à Rome, à Naples, à Gênes et jusque dans les petites villes il se forme des associations électorales cléricales. Elles ont déjà remporté des succès dans les élections provinciales et communales, les seules auxquelles le pape leur permet de prendre part. Elles ne se composent encore que de « noirs » purs, c'est-à-dire de « papalins » fanatiques. Mais si la question de la restauration papale était écartée, si le parti clérical devenait uniquement un parti conservateur, vous verriez notre droite actuelle se décomposer. La majorité de ce parti irait grossir les rangs des cléricaux. La plus grande partie de l'aristocratie est libérale, comme elle l'était partout au XVIII^e siècle. Elle deviendra cléricale, comme vous le voyez en France aujourd'hui.

— C'est exactement ce qui s'est passé en Belgique, lui répondis-je. Un grand nombre de nos familles patriciennes étaient libérales. Les unes étaient restées voltairiennes à la façon de l'ancien prince de Ligne et comme l'ont été Fré-

déric II, Joseph II, Catherine de Russie. D'autres étaient orangistes, et comme le roi de Hollande étaient tombées en luttant contre le clergé, elles étaient anticléricales. A l'inverse de ce qui existait en France, chez nous, les légitimistes, les royalistes étaient libéraux, parce que nos souverains, Joseph et Guillaume, l'avaient été. Les cléricaux étaient les révolutionnaires. En Italie vous avez une situation semblable. Les amis de la maison de Savoie ne peuvent être cléricaux, puisque le pape veut chasser le roi de sa capitale. Mais la même évolution se fera qu'en Belgique. Aujourd'hui les descendants des anciennes familles royalistes, jadis josphistes ou orangistes, se groupent autour de l'Église, qui s'est mise à la tête de la réaction. Il y a là un mouvement qui se fera partout. A mesure que les revendications des classes inférieures deviendront plus violentes, les classes supérieures chercheront un refuge auprès de l'autel, qui leur paraît le fondement solide du principe conservateur.

M. Mariano a publié sur la question dont il nous entretient un très-bon livre, *Cristianesimo, cattolicismo e civiltà*. Il y montre que le catholicisme est tout l'opposé du christianisme et se demande comment l'Italie pourra vivre et se développer si elle reste fidèle à un culte qui est hostile à son existence même.

En Belgique, lui dis-je, la situation est différente sous ce rapport, car notre existence nationale date de la révolution de 1830, qui est l'œuvre du clergé. Mais, du reste, les mêmes difficultés nous assiègent, nous, comme vous et la France. Ainsi, pour l'enseignement, quel problème sans solution ! Bannissez-vous la religion des écoles, vous rencontrez les résistances des familles, et si vous l'y laissez, vous avez l'ennemi dans la place.

— L'Italie, eu égard à sa situation financière, fait plus pour l'enseignement supérieur qu'aucun autre pays.

Il y a en Italie vingt et une universités, dont dix-sept dépendent du gouvernement, et huit sont de premier ordre. Les quatre universités libres, quoique soumises au règlement des autres, sont entretenues par leurs provinces : Camerino, Ferrare, Pérouse et Urbin.

Les grandes universités ont quatre Facultés : droit, médecine, sciences, lettres. La théologie a été supprimée. Le traitement ordinaire des professeurs est de 5,000 francs.

Voici le tableau, par ordre d'importance, des huit universités de premier ordre :

	Professeurs ordinaires.	Professeurs extraordinaires.
Naples	48	25
Turin	31	25
Padoue	33	21
Pavie	28	14
Rome	40	24
Pise	39	16
Bologne	45	10
Palerme	32	9

L'Institut supérieur de Florence, qui n'est pas même une université, coûte plus de 500,000 francs à l'État et à la ville.

Sans compter Naples, où il n'y avait pas d'inscriptions autrefois, le nombre des étudiants a été de 6,818 en 1868 et 6,446 en 1875. Il a donc diminué. Cela provient de l'accroissement de l'activité économique qui attire un plus grand nombre de jeunes gens. Ce n'est donc pas là un mauvais symptôme.

La Faculté de philosophie compte partout peu d'élèves, 178 pour toute l'Italie, en 1874, non compris Naples. C'est qu'elle n'est pas une préparation nécessaire au droit, mais seulement à la carrière du professorat. Mon savant collègue M. de Cuyper vient de publier un volume très-instructif sur tout ce qui concerne les universités italiennes.

ÉMILE DE LAVELEYE.

